

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Faune, flore et colonisation

Jacques Adélaïde-Merlande

Number 158, January–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036829ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036829ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Adélaïde-Merlande, J. (2011). Faune, flore et colonisation. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (158), 91–93. <https://doi.org/10.7202/1036829ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Faune, flore et colonisation

*Jacques Adélaïde-Merlande
Président de la Société d'histoire de la Guadeloupe.*

La découverte, nous préférierions employer le terme d'invasion, est non seulement celle d'une humanité nouvelle pour les Européens, mais aussi celle d'une flore et d'une faune nouvelles. Qu'advient-il de cette flore et de cette faune du fait de la colonisation.

Certains chroniqueurs se sont préoccupés au moins dans une partie de leurs écrits de décrire cette flore et cette faune. Nous pensons à deux d'entre eux en particuliers.

Gonzalo Fernandez de Oviedo au XVI^e siècle, auteur de « Sumario de la Natural Historia de las Indias » et de la « Historia general y natural de las Indias ». Il mentionne arbres et plantes de l'île d'Espagnola, ainsi par exemple, l'arbre nommé Guayabo et son fruit...on peut reconnaître la goyave, les arbres et les fruits appelés hicacos (en français des Antilles les « zicaques »), l'arbre nommé caïmito qui a donné caïmite. L'arbre nommé papaya, la papaye en français. L'arbre dénommé mangle, un arbre qui pousse au bord de la mer et des rivières. Cf ' « en las costas de la mar et de los rios e aguas saladas ». En français nous avons les mangles qui désignent des ensembles de végétaux avoisinant la mer.

En ce qui concerne la faune, le Manati (terme amérindien) a particulièrement retenu son attention : « Manati es un pescado de los mas notables...la cabeza de este pescado es como de bueyes súbese por los ríos e llegada a las orillas e pasce en tierra, sin salir del rio si puede el agua al canzar la herba » donc une description du mode de vie des lamantins qualifiés de poissons.

Le père Du Tertre de l'ordre des dominicains fait paraître en 1667-1671 une « Histoire générale des Antilles habitées par les françois » à l'époque l'île de Saint-Christophe habitée partiellement, la Guadeloupe, la Martinique, l'île de Sainte-Lucie, la Grenade. Un volume est consacré aux plantes et aux poissons, aux animaux de l'air et aux animaux de terre. (Le reste du volume concerne les habitants des Antilles et les esclaves des îles de l'Amérique).

En ce qui concerne les plantes, il mentionne notamment une plante dont les femmes « sauvages » se servent pour devenir fécondes et une autre qui facilite leur accouchement (mais il n'en donne pas la dénomination), des plantes dont « la première guérit les blessures des flèches, la seconde les morsures de serpents, la troisième la dysenterie », mais là encore il n'en donne pas la dénomination. A propos de la troisième, il indique que « C'est un trésor qui

n'a été que trop longtemps caché, particulièrement aux habitants de la Martinique » (les « Sauvages » ont-ils voulu garder le secret sur cette plante ?). Parmi les autres plantes que l'on peut considérer comme indigène au sens large car certaines viennent de l'Amazonie, il y a le pétun (tabac), le iuca (qui n'est pas identifié au manioc) et la manioc dont il écrit que « tout le monde s'estonne dans la France de ce que dans tous ces îles, il ne croit point de bled et admire en même temps comme les hommes peuvent vivre d'un pain de racine dont le suc est un poison... » les sauvages au contraire estiment les Français malheureux parce que dans leur pays il n'y a point de manioc » ajoutons à cette énumération le roucou qui permet d'obtenir une peinture dont les sauvages s'ornent « lorsqu'ils font voyages ». Le cacaoyer aurait été en 1657 amené par « les Sauvages » de Monsieur Duparquet trésorier qui était caché dans la Capesterre de son île ». Si cette affirmation est exacte, le cacaoyer ne serait point originaire de l'Amérique centrale. A moins que son importation à la Martinique ne résulte de contact entre Amérindiens des îles et Amérindiens de l'Amérique centrale.

Dans la description des animaux le lamantin occupe une place de choix. Il est là encore qualifié de poisson ; il y a aussi les « loups marins » qui semblent avoir été des phoques. Au total c'est plus d'une trentaine de crustacés et de poissons qui sont énumérés outre les tortues. Les animaux de l'air et les animaux de la terre font l'objet d'autres descriptions. Ainsi, le fameux trigonocéphale de la Martinique et de Sainte-Lucie qualifiés de couleuvre. Certaines dénominations sont manifestement empruntées aux « sauvages ». Ainsi, Mabouyas, lézard particulièrement laids. « C'est ce qui les a fait appeler par les « Sauvages » aussi bien que par les habitants mabouyas, qui est un nom qu'ils donnent communément à tout ce qui leur fait horreur ».

Que deviennent cette flore et cette faune sous l'impact de la colonisation ? En ce qui concerne la flore on peut dire qu'il y a un métissage floral du fait de l'apport de plantes ou d'arbres de l'ancien monde. Ainsi Oviedo, traite de « los arboles que ce han traido a esta isla espanola desde europa o nuestra espana » ; il mentionne notamment les orangers plantés partout où il y a peuplement espagnol, les citronniers, les limes, les figuiers, les oliviers. De même le père Du Tertre consacre un paragraphe assez succinct aux plantes légumières ou les herbes. Ainsi, le basilic, le thym, l'absinthe, l'ortie. (Nous avons respecté l'orthographe du père Du Tertre).

Les cannes à sucre ne sont pas mentionnées au nombre de ces plantes venues d'Europe, mais à la lecture d'Oviedo il apparaît que la canne et son corollaire l'économie sucrière ont été importées à Espanola. Nous voudrions surtout souligner que les plantes indigènes changent en quelque sorte de signes. Deux cas :

Le tabac ; chez les Amérindiens, les Taïnos mais aussi sans doute chez les Kalinas, le tabac est une plante qui donne aussi accès au sacré, au divin. Cf Oviedo : « usadan los indios desta isla, entre otros sus vicios... que es tomar unas ahumadas que ellos llaman tabaco para salir de sentido.... esta herba tenian los indios por causa muy preciosa... no tan solamente les era causa sana pero muy senta causa... » Mais déjà l'indice d'un changement de signes Oviedo note que « al presente muchos negros... toman las mismas ahumadas tabacos porque disen que cuando dejan de trabajar e toman el tabaco se les quita el cansancio ».

En ce qui concerne les colonies françaises le tabac ou pétun devient une production commercialisée, il est même l'objet de troc. Cf Du Tertre (une paire de soulier se vend 7 livres de pétun ».

César de Rochefort rapporte la légende de la culture du manioc. C'est un dieu présenté comme un dieu blanc mais en fait c'est le manioc dépouillé de sa peau, qui aurait apporté le manioc et initié la manière de cultiver.

Mais avec la colonisation, le manioc de racine aux origines divines va devenir la nourriture des esclaves. Là aussi, comme pour le tabac il y a changement de signe.

S'agissant de la faune, les conséquences de la colonisation sont beaucoup plus spectaculaires.

Les lamantins sont particulièrement pourchassés : « Sa chair écrit Du Tertre, a le goût de celle du veau, mais elle est beaucoup plus ferme... ce lard est excellent et plusieurs le fondent et en tirent la graisse qu'ils mangent sur le pain en guise de beurre... » Cette comestibilité du lamantin a suscité une chasse ou pêche dont le même Du Tertre nous laisse percevoir l'ampleur. « la chair de cet animal fait une bonne partie de la nourriture des habitants de ce pays. On en apporte tous les ans de la terre ferme et des îles circonvoisines plusieurs navires chargés ». Une chasse qui n'épargne pas les jeunes lamantins : « si on prend la mère on est assuré d'avoir les petits... »

Autres mammifères « les loups marins » vraisemblablement des sortes de phoques. Le père Du Tertre n'en a point vue mais il relate le massacre d'une vingtaine de ces loups de mer sur la petite terre de la Guadeloupe (îlot au large de la Grande-Terre) massacre inutile d'ailleurs : faute de futures on ne put charger les lards de ces loups marins. Relevons que les lamantins et phoques ou loups de mers ont disparu des Antilles. Qu'en est-il de la faune aérienne ? Le perroquet de Guadeloupe n'échappe pas à la chasse car le goût de sa chair serait excellente mais changeant en fonction de la nourriture qu'il prend. A propos des perroquets mangeurs de prunes « nos Français qui en font un estrange dégât, sont contraints de tirer la graisse de la marmite afin que l'on puisse en manger le potage. (Du Tertre)

Autre volatile qui fit l'objet d'une chasse si intensive qu'elle était relativement aisée : le Diable, oiseau nocturne ainsi nommé à cause de sa laideur et qui vivait sur les pentes des montagnes de Guadeloupe et de la Dominique. « Sa chair est si délicate qu'il n'en retournent point de chasseurs de la montagne qui ne souhaitent de bon cœur d'avoir une douzaine de ces Diables pendus à son col. » (Du Tertre) Pour le père Labat « ces oiseaux sont une manne que Dieu envoie tous les ans pour les nègres et les petits habitants qui ne vivent d'autre chose pendant la saison ». Or la saison c'est précisément la saison de la reproduction.

Au nombre des animaux de la terre, les porcs introduits au XVI^e siècle par les Espagnols lors de leurs escales. Du Tertre reconnaît qu'en « quinze ou seize années une petite poignée de françois a détruit ce qui a servi aux Espagnols presque l'espace de deux siècles pour rafraîchir tous les ans une très puissante armée. » Certes, il ne s'agit pas d'une faune indigène, mais l'acouty (agouti) semble faire l'objet d'une chasse intensive : « au commencement que l'isle de la Guadeloupe fut habitée, les habitants ne vivaient presque d'autre chose et ils ont presque tous de petits chiens dressés à cette chasse qui les éventent et les poursuivent jusque dans le creux des arbres. » (Du Tertre). Le tatou de la Grenade est également chassé car sa chair est blanche, tendre, délicate. « Il se mange à toutes sorte de sauce et c'est un des plus friand morceau des îles ». (Du Tertre)

Ainsi, certains éléments de la faune indigène ont subi l'impact des débuts de la colonisation ce qui a amené comme pour les Amérindiens, leur disparition.